

Thierry Feral

Germaniste, directeur-fondateur de la collection
« Allemagne d'hier et d'aujourd'hui » aux éditions L'Harmattan / Paris

Lire *Mein Kampf* d'Adolf Hitler...

Dans son ouvrage, Adolf Hitler a envisagé pratiquement tous les domaines de l'activité humaine : il s'est exprimé aussi bien sur les problèmes de l'éducation, de la culture, de la politique, que sur les nations, les hommes et leur histoire. C'est pourquoi la lecture de *Mein Kampf* est non seulement une nécessité pour qui désire pénétrer plus avant l'idéologie naziste, mais représente aussi, si elle est bien comprise, un précieux moyen pédagogique pour jeter les bases d'une société qui sache éviter la déshumanisation dont toutes les formes, flagrantes ou rampantes, aboutissent fatalement au pire. La démocratie, ce n'est pas la consommation dans un conformisme euphorique, mais la participation responsable de tous à l'épanouissement de tous, chacun à son niveau. Ceci suppose une remise en cause permanente de nos stéréotypes de pensée, schémas comportementaux et habitudes narcissiques. Par « lecture bien comprise » de *Mein Kampf*, il faut donc entendre bien sûr une lecture critique, mais critique pour le moins autant vis-à-vis de nous-mêmes que du personnage d'Adolf Hitler ou de son système idéologique qui, trop souvent à nos yeux, seraient d'un autre lieu et d'un autre temps. Se découvrir, sur un problème donné, la moindre convergence avec le discours hitlérien, c'est déjà être sur la pente qui conduit à cette barbarie qui nous a été révélée par l'Histoire ; c'est déjà approuver chez nous, en bonne conscience, ce que nous réprouvons ailleurs, dans cette Allemagne des années 1930-1940. Et il faudrait être bien présomptueux ou aveugle pour prétendre être hors d'atteinte, comme miraculeusement immunisé contre la gangrène. Pour se convaincre du contraire, il n'est qu'à se souvenir de la France pétainiste et savoir avec Marx que, « la tradition des générations mortes pes[ant] d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants », les spectres du passé ne demandent qu'à ressusciter pour peu que les circonstances y soient favorables, autrement dit en temps de crise. Alors oui, il faut lire *Mein Kampf*, le lire dans sa version originale, non édulcorée par des traducteurs plus ou moins manipulateurs, le lire par-delà la nausée que provoque ce flot de haine destructrice, le lire pour faire le point sur soi avec soi, pour apprendre à se méfier d'un vocabulaire courant, d'images quotidiennes, d'idées familières et de tout ce que cela recouvre, le lire afin de garder à tout instant les yeux ouverts et l'esprit en éveil pour n'être ni dupe ni complice de ce dans quoi il n'est jamais exclu que certains manipulateurs, démagogues et autres « apprentis sorciers » cherchent à entraîner une société (cf. Hanns Heinz Ewers, *L'Apprenti sorcier*, trad. fr. Paris, 10/18, 1991, ou encore Hermann Broch, *Le Tentateur*, écrit en 1933-1937, parution posthume 1953).

Prolégomènes à la lecture de *Mein Kampf*

A. Les fondements idéologiques de *Mein Kampf*

Dans un discours prononcé en mars 1929 à Munich, Hitler déclarait : « Notre valeur de base, c'est l'héritage de notre sang, notre héritage racial ». Il serait toutefois naïf d'imaginer que la pensée raciste aurait exercé une influence en Allemagne à partir du moment où serait apparu le Parti national-socialiste (1920). La suite d'analogies qui se développe dans la bouche et sous la plume du futur dictateur (la rédaction de *Mein Kampf* débute huit ans avant son arrivée au pouvoir, le 30 janvier 1933), à savoir bolchevisme = intellectualisme = dégénérescence ► judaïsme, et la stigmatisation de leurs porteurs par référence au sang, sont un phénomène bien antérieur ; déjà, de longue date, Moeller van den Bruck (auteur en

1923 de *Das Dritte Reich, Le Troisième Reich* ; voir F. Stern, *Politique et désespoir*, Paris, A. Colin, 1990, pp. 257-277) appliquait son langage antisémite à tous ceux qui pour des *raisons raciales* s'étaient détournés de la *connaissance intuitive des racines*, de l'*originel*, donc à ceux qui représentaient les forces politiques de progrès et l'avant-garde culturelle. Articulés autour du *Club de Juin* (outre Moeller, R. Pechel qui lui présentera Hitler au printemps 1922, E. Stadler, H. von Gleichen, M.H. Boehm, M. Spahn, K. Haushofer) qui à partir de la défaite de 1918 détermine la progression de l'idéologie nationaliste, de très nombreux groupes s'attachent — selon la formule même de Hitler — à fourbir « l'outillage spirituel pour la rénovation de l'Allemagne ». Leur efficacité est telle que même quelques sections communistes dissidentes, dites nationales-bolchéviques, se rallient à certains points de vue transmis par *La Conscience (Das Gewissen)*, l'hebdomadaire du *Club*, et ses innombrables satellites. Mais si pour cette « gauche » le concept de révolution national[ist]e des classes laborieuses se substitue à celui de révolution prolétarienne internationale, la « droite » quant à elle postule une révolution non plus basée sur la lutte des classes mais sur l'unité du peuple en tant que race. Ainsi, croit savoir le pédagogue Ernst Krieck, un des responsables de la politique culturelle au sein du *Club* et futur « philosophe » nazi, un combat sans merci doit être mené contre toutes les formes modernistes d'expression artistique parce qu'elles sont produites par les juifs et leurs complices bolcheviques pour précipiter l'Allemagne dans la dégénérescence. La tâche prioritaire de tout créateur authentiquement allemand est de participer à ce combat en promouvant par ses œuvres le code génétique à partir duquel s'épanouira la nation germanique nouvelle, c'est-à-dire *Blubo*, le Sang (*Blut*) et le Sol (*Boden*). Faire de l'idéologie raciste le noyau du parler populaire et, par une propagande bien orchestrée, l'imposer comme dénominateur commun à l'éveil du mouvement de régénération de l'Allemagne, telle fut dès le début des années vingt la préoccupation des cercles qui se voueront à la cause hitlérienne.

Si elle n'avait jusqu'alors pas connu l'amplitude et le succès de masse dont elle bénéficiait maintenant sous le coup du désarroi et de la colère suscités par la défaite, le Traité de Versailles, les difficultés économiques, l'annexion de territoires et l'occupation étrangère, l'idée en soi n'était pas neuve : bien avant la Première Guerre mondiale, les milieux conservateurs de Munich et de Berlin menaient assidûment campagne contre la *modernité*, porteuse des *stigmates démocratiques*, et en dénonçaient les manifestations comme *étrangères à l'Esprit allemand*. Ils étaient officiellement soutenus par l'Empereur Guillaume II, dont l'opinion personnelle était devenue jugement de valeur.



Antisémitisme sous Guillaume II (documentation personnelle de l'auteur)

Pour justifier sa croisade, le clan conservateur recourait à une ignominieuse argumentation raciste fondée sur une pseudo-érudition dont l'essentiel était fourni par les pamphlets de Wilhelm Marr (fondateur en octobre 1879 de la « Ligue antisémite »), le *Manuel de la question juive* de Theodor Fritsch (Leipzig, 1887, trente-cinq rééditions jusqu'en 1933), le *Rembrandt éducateur* de Julius Langbehn (publié anonymement en 1890, l'ouvrage deviendra un « classique » à l'époque hitlérienne), sans oublier les élucubrations de Gobineau, Wagner, H.S. Chamberlain et Bötticher de Lagarde. Ce bagage raciste qui aura une si forte diffusion dans l'Allemagne du tournant du siècle, le jeune Hitler le fera sien (cf. *Penser le nazisme*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 29 sq.). Sur la trajectoire qui, de là à *Mein Kampf*, passe par Dietrich Eckart, Alfred Rosenberg et la Société Thulé, s'élabore progressivement ce que Victor Klemperer, en titre d'un ouvrage de philologie réputé, baptisera la *LTI (Lingua Tertii Imperii)*, la langue du troisième Reich. Le « non-allemand » (*undeutsch*) — donc ce qui est par définition nocif puisque « étranger à la race » (*artfremd*) et « aux antipodes de la communauté raciale populaire » (*antivölkisch*) — est fantasmatiquement focalisé sur cet agent depuis des siècles mythiquement maléfique qu'est le judaïsme, avec extension biologique (dégradation pathologique, dégénérescence) et ciblage de ses principes actifs (l'intellectualisme, le bolchevisme...), cet enchevêtrement aboutissant en fin de chaîne au lexème *Le Juif* (c'est-à-dire l'individu et sa fonction cognitive) par opposition à la communauté de sang et de sol (le groupe racial et ses archétypes). Pour régénérer la communauté raciale populaire germanique, il faut donc en extirper tout ce qui fleure de près ou de loin *Le Juif (der Jude)*, c'est-à-dire les juifs eux-mêmes mais aussi ceux qui pensent ou agissent *en Juifs* et pour lesquels on va inventer un nouveau vocable, *Les Enjuivés (Die Verjudeten)*.

Les racines du langage du principal inspirateur de *Mein Kampf*, Alfred Rosenberg, chez qui le délire raciste atteint des sommets bien avant que ne retentisse la parole hitlérienne et qui ne se conçoit d'autre vocation que de combattre les ennemis de la culture germanique, c'est dans les modes d'expression de la Société Thulé qu'il faut aller les chercher. Principal relais bavarois de la vision du monde raciste, la Société Thulé avait pour maître à penser le poète et dramaturge d'origine berlinoise Dietrich Eckart dont Hitler écrira dans *Mein Kampf* qu'il avait « consacré sa vie à réveiller son peuple par la poésie et par la pensée et finalement par l'action ». C'est Eckart, installé en Bavière à partir de 1918, qui va introduire Rosenberg à 25 ans dans cet ordre mystérieux, bâti en forme initiatique, et dont la loge secrète implantée dès 1913 à Munich prendra au lendemain de la guerre l'étiquette de Thulé. Initiateur d'une idéologie anticipant le national-socialisme qu'il expose dans un périodique, *Auf gut' Deutsch (En bon allemand)*, l'expression signifiant aussi « parler sans mâcher ses mots », Eckart, s'attache le jeune architecte balte et diffuse avec lui les premiers tracts de propagande raciale sur les marchés et dans les brasseries. En novembre 1918, après avoir publié à 25 000 exemplaires un article de lui intitulé « Contre le bolchevisme », il le pousse — en pleine agitation révolutionnaire — à sa première intervention publique sur la « question juive ». Parmi les membres de la Société Thulé, recrutés par petites annonces, Rosenberg découvre la première cellule constitutive du Parti nazi : Anton Drexler et Gottfried Feder, fondateurs du Parti ouvrier allemand (*DAP*) auquel Hitler adhèrera le 1^{er} janvier 1920 et transformera en Parti allemand national-socialiste des travailleurs (*NSDAP*) le 24 février ; Rudolf Hess, élève du géopoliticien Karl Haushofer et futur secrétaire du *Führer* ; Hans Frank, le juriste qui défendra Hitler dans les procès auxquels il devra faire face et auquel incomberont un jour le pillage et l'analphabétisation de la Pologne ; Julius Streicher, l'instituteur qui éditera à partir de 1923 l'ordurière feuille antisémite *Der Stürmer*. Les statuts de la Société, que tous les membres sont astreints à respecter sous serment, préfigurent l'ère hitlérienne. Principe fondamental : la lutte contre l'*antiallemand*. Condition essentielle d'adhésion : être un Allemand de *race pure*. Objectifs : la propagande raciale pour la liquidation de l'*école juive*, le retour du peuple à son *essence originelle*, la domination de la *race germanique* sur le monde. Mais encore faut-il, pour être efficace, que cette propagande atteigne le monde extérieur. Pour l'homme de théâtre qu'est Eckart (traducteur du *Peer Gynt*

d'Ibsen, auteur de pièces comme *Lorenzaccio*, *Le Roi des grenouilles*), il est indispensable d'utiliser l'expression artistique sous toutes ses formes car elle seule est à même de faire passer des messages sous le couvert de la distraction et donc de contourner l'aspect rebutant de la pure propagande politique. À cette voix, qui cherche un chemin vers les masses, Rosenberg va faire écho en s'installant de son propre chef, lui l'obscur étudiant en architecture, « philosophe » mais aussi « esthéticien », ce qui lui vaudra ultérieurement de jouer un rôle non négligeable dans la mise en place de la politique culturelle nationale-socialiste jusqu'à ce qu'il soit supplanté par Goebbels (cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 228-229). Lorsqu'en janvier 1920, le caporal-artiste Adolf Hitler pénètre dans le réseau politique en rejoignant le Parti ouvrier allemand, il trouve tout naturellement sur sa route les militants de Thulé. Pour l'artiste raté de Vienne, Eckart puis Rosenberg fournissent — dans le sillage du Wagnérisme qui a fondu sur lui durant la période de Linz, de l'antisémitisme déterminé dans la capitale autrichienne par le couple Lueger/Schönerer (le bourgmestre chrétien-social et le chef pangermaniste), sans omettre l'Ostara de Lanz von Liebenfels (cf. *Penser le nazisme*, op. cit.) —, un riche champ de développement à son ressentiment : ils seront ses mentors. Eckart introduit l'homme de Braunau dans les cercles de l'aristocratie munichoise où il a ses habitudes : Hugo Bruckmann, l'éditeur de Chamberlain duquel Adolf recevra l'investiture raciste durant l'été 1923 ; Stolzing-Cerny, le critique musical ; Putzi Hanfstaengl, l'éditeur d'art. En outre, il lui livre l'hebdomadaire *L'Observateur munichois* (*Münchener Beobachter*), publié par le Eher Verlag, la future maison d'édition nazie qui appartient à la Société Thulé (cf. T. Fritsch, *Manuel de la question juive*, Leipzig, édit. 1933, p. 523, ainsi que E. Niekisch, *Le Royaume des démons d'en bas*, Hambourg, 1953, p. 34). Grâce à des financements privés (le médecin munichois W. Gutberlet) ou occultes, obtenus en septembre 1920 sur intervention auprès de ses amis par l'ex-putschiste en exil Wolfgang Kapp, et qui transitent par la *Reichswehr* bavaroise (le général von Epp et son chef d'état-major, Ernst Röhm), le journal peut prendre en décembre le sigle de la NSDAP pour devenir *L'Observateur racial populaire* (*Völkischer Beobachter*). Eckart en est le premier rédacteur en chef. Toutefois, rongé par l'alcool et la drogue, il ne peut suffire à sa tâche et s'en remet de plus en plus à son adjoint, Rosenberg, qui finalement lui succède en 1921. Après la mort d'Eckart en décembre 1923, peu de temps après l'échec du putsch des 8 - 9 novembre, l'interdiction de la NSDAP et l'arrestation du *Führer*, Rosenberg jouit désormais de la confiance totale de celui-ci. Il est chargé d'assurer la continuité du Parti transformé en « Communauté populaire pour une grande Allemagne » (*Großdeutsche Volksgemeinschaft*) et, d'avril à décembre 1924, il rend régulièrement visite au prisonnier de la forteresse de Landsberg où, enveloppé de son nimbe philosophique et esthétique, il est associé à la rédaction de *Mein Kampf*.

Pour avoir une vision précise des conceptions que Rosenberg développe depuis le début des années vingt, il convient de se reporter à son *Mythe du XX^e siècle*, ouvrage aux accents pseudo-philosophiques publié en 1930 et qui amalgame toutes les élucubrations de l'irrationalisme allemand de l'époque romantique à l'époque contemporaine. À l'origine de la chute de l'Allemagne dans le chaos, Rosenberg situe le pourrissement de l'âme raciale populaire allemande par quatre siècles d'intellectualisme juif et de pensée logique méditerranéenne. L'art a le premier été touché par les symptômes de la décadence. Et ce dès le tournant du siècle avec les gribouillis négroïdes des expressionnistes et les dénaturations cubistes. Déferle alors au-delà des enceintes asilaires un art « d'idiots », produit de « l'infantilisme pictural » et de la « syphilis mentale ». Cependant, il n'y avait là encore rien de comparable avec ce qui s'est imposé avec une outrageante impertinence au lendemain de la Première Guerre mondiale. La trahison de 1918 (coup de poignard dans le dos, signature de l'armistice) marque historiquement le triomphe des métisses et des bâtards judéo-bolcheviques. L'ampleur de la crise dans laquelle sombre alors le pays se reflète dans les toiles des Max Beckmann, George Grosz, Otto Dix... C'est le triomphe du « bolchevisme culturel », véritable « arme biologique » entre les mains des « Juifs du Kremlin » (*Kremljuden*). Il y a donc urgence à en revenir à la « religion du sang », donc d'opérer un retour à la pureté de la mentalité collective prérationnelle en puisant aux profondeurs

insondables du « caractère populaire allemand » tel qu'il s'incarne chez les paysans de vieille souche, fidèles aux valeurs originelles « du Sang et du Sol » et dont l'âme, du fait de cette alliance sacrée, a été préservée de l'empoisonnement moral. Toute l'analyse de Rosenberg repose sur cette conviction que rien n'est possible en dehors du culte du Sang et du Sol. Quelles sont dans ce contexte les lois qui président à la construction de l'avenir ? Certainement pas, répond Rosenberg, celles qui émanent d'une âme dégénérée et malade, en proie aux tourments existentiels et intellectuels, mais bien celles qui découlent d'une volonté de puissance de la communauté raciale induite par les sains principes observés dans l'ordre naturel. Aussi voit-on s'amonceler les énoncés chimériques : le lexique dont use le directeur de la vision du monde nationale-socialiste pour tenter de définir un idéal conforme à sa mythologie s'épuise dans l'évocation de forces mystérieuses (*das gesunde Lebensgefühl, das Instinktive*) supposées restaurer la sainte harmonie perdue de l'« être allemand » avec la nature (*Naturnähe, Bodengebundenheit*) et « la race » (*Artnähe, Artverbundenheit*). Amalgamant des considérations anthropologiques, sociologiques, psychologiques, historico-culturelles et linguistiques, les envolées de Rosenberg constitueront le noyau de la narration du « Père de l'Église nationale-socialiste », « nouveau rédempteur » (Ernst Röhm) qui « conduira le peuple sans se soucier des influences terrestres » (Rudolf Hess).



A. Rosenberg, « philosophe » du troisième Reich (documentation personnelle de l'auteur)

Être un grand artiste, un grand peintre, un grand architecte ! Hitler s'est sa vie durant accroché à ce rêve de jeunesse. Au début des années vingt, il remplit des cahiers d'esquisses, à la recherche du style somptuaire qu'il souhaiterait pour l'Allemagne, et se complaît dans la fréquentation des milieux « culturels » dont ses mentors lui ont ouvert les portes. Par son passage au verbe et à l'écriture, le paranoïaque qu'il était se dédommage d'une blessure narcissique, entretenue par de longues années de fantasmagorisation depuis que, « innocente victime des Juifs », il a échoué par deux fois à l'Académie des Beaux-arts de Vienne. Pour Hitler, pastichant le célèbre slogan de Heinrich von Treitschke, « *Le Juif a été son malheur* », et il ne conçoit pas d'autre explication à son échec. « Du fait qu'il n'était pas assez décadent, ironisera Brecht (*Über Politik und Kunst*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971, p.91), les Juifs ne lui laissèrent pas sa chance ; c'est pourquoi il lui fallut avoir recours à des moyens détournés et livrer un **combat** (*bekämpfen*) contre les Juifs et quelques autres. » *Mein Kampf*, c'est donc sous la forme d'un long monologue de quelque 800 pages (édition allemande de 1936) le combat (*Kampf*) personnel (*Mein*) de Hitler, orienté en grande partie par le discours rosenbergien auquel il ne pouvait qu'être perméable du fait de sa problématique psychique. Fils déchu d'une famille petite-bourgeoise de Braunau/Linz ayant évolué au prix de grandes difficultés dans la Vienne déclinante puis à Munich (cf. *Penser le*

nazisme, op. cit.), il était imprégné d'un complexe idéaliste débile et verbeux qui opposait, sur un décor emprunté à l'Antiquité et aux accents rédempteurs du Wagnérisme, la gloire de la *Germania* à l'incurie du socialisme et à l'activité louche et criminelle des Juifs. Mais si ces idées fortement disparates s'en tenaient majoritairement à l'époque à des cénacles qui ne produisaient encore que des effets diffus, Hitler, lui, en bon paranoïaque, les vivait dans sa chair. Ce sont ces tendances anarchiquement véhiculées par la multitude des cercles réactionnaires qui, une fois rationalisées à l'école de Rosenberg, allaient être crachées sur le mode totalisant par le paranoïaque pour constituer le bréviaire ravageur de la pensée nazie. Tirer le bilan de la décadence qui frappait le pays (premier tome) et tracer les lignes de force pour tenter d'y remédier (deuxième tome), tel fut le propos de *Mein Kampf* à l'heure où le peuple allemand, en pleine recherche de lui-même, aspirait plus ou moins consciemment à l'étoile divine qui le guiderait vers un avenir lumineux.

B. Les fondements historiques de Mein Kampf

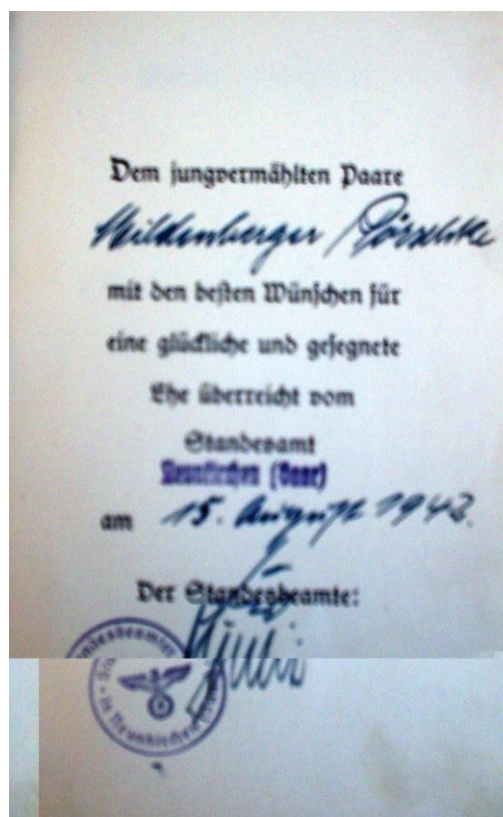
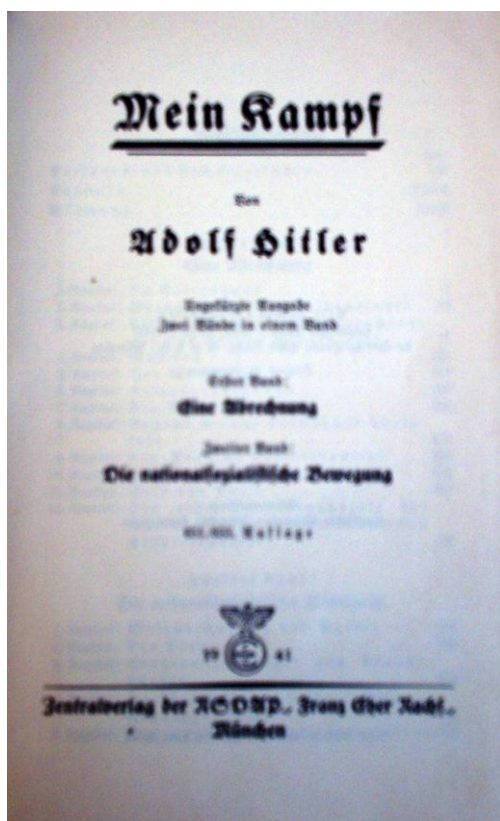
Le 9 novembre 1923 voit à Munich l'échec du putsch national-socialiste et la débâcle de la *Feldherrnhalle*. Le 1^{er} avril 1924, Hitler, accusé de haute trahison, est condamné à cinq années de détention à la forteresse de Landsberg-sur-Lech, la peine minimum, assortie d'un sursis pour quatre ans. Le *Führer* quitte le tribunal sous les ovations de ses amis et aux accents du *Deutschland über alles*. Entouré de quelques fidèles, il va purger sa peine dans des conditions exceptionnelles de mansuétude. Blessé à l'épaule suite à une mauvaise chute lors de la débandade du putsch, il est dispensé des travaux exigés des prisonniers. Traité en hôte d'honneur, il prend ses repas dans sa cellule particulière de la fenêtre de laquelle il bénéficie d'une vue magnifique sur la vallée du Lech. En outre, il dispose d'une bibliothèque alimentée par des admirateurs et les visites sont autorisées sans restriction, notamment celles, quotidiennes, d'Alfred Rosenberg (cf. Hans Kallenbach, *Mit Hitler auf Festung Landsberg*, Munich, 1939, p. 113), mais aussi de l'universitaire Karl Haushofer, spécialiste de géopolitique (mais dont l'influence éventuelle n'apparaît que dans les trois derniers chapitres de *Mein Kampf* ; voir A. Kuhn, *Hitlers außenpolitisches Programm*, Stuttgart, 1970). En février 1942, lors d'une réunion à son quartier général sur le front russe, il confiera : « Sans mon emprisonnement, *Mein Kampf* n'aurait jamais été écrit. Cette époque m'a donné l'occasion d'approfondir plusieurs notions dont je n'avais encore qu'une vague intuition ».

Momentanément dégagé des servitudes de l'agitation politique, Hitler met à profit son séjour dans ce qu'il nommera lui-même « son école aux frais de l'État » pour dicter à son chauffeur Emil Maurice, puis à son secrétaire Rudolf Hess, les chapitres successifs d'un manuscrit intitulé *Quatre ans et demi de combat contre le mensonge, la stupidité et la lâcheté*, titre lourd et maladroit que Max Amann — son ancien sergent promu directeur des Éditions Eher devenues propriétés du Parti nazi à la même époque que *L'Observateur racial populaire* et lui aussi visiteur régulier (Hans Kallenbach, *ibid.*) — suggère d'abrégé en celui plus percutant et plus commercial de *Mon Combat*. La proposition est acceptée avant d'autant plus d'enthousiasme que cet affichage de « son moi » s'intègre à la perfection à la mégalomanie de l'auteur. Le 18 juillet 1925 sortira en librairie le premier tome de l'ouvrage, *Eine Abrechnung*, « bilan » mais aussi « règlement de comptes ».

À sa libération anticipée de Landsberg, le 20 décembre 1924, après neuf mois et vingt jours de détention et neuf semaines avant que ne soit autorisée la refondation de la NSDAP, Hitler dicte le second volume de sa profession de foi à sa secrétaire, Christa Schröder. La mise en forme du manuscrit est assurée par Max Amann qui était doté d'une habileté peu commune à se servir d'une machine à écrire avant de perdre un bras en 1932 dans un accident de chasse. *Die nationalsozialistische Bewegung* (« le mouvement national-socialiste ») sera mis sous presse en décembre 1926 et commercialisé dès les premiers mois de 1927.

Loin d'être tout de suite un succès, les ventes atteignirent 23 000 exemplaires pour le premier tome et 13 000 pour le second jusqu'à ce que paraisse l'édition populaire de 1930 réunissant les deux volumes en un livre de poche du format de la Bible et vendue 8 marks

(soit environ dix heures de travail d'un ouvrier qualifié). 287 000 exemplaires furent écoulés jusque vers mai 1933 où, désormais assis au pouvoir, le Parti rendit son achat obligatoire. Chaque foyer était tenu d'en posséder un exemplaire bien en vue ; dans les écoles et les lycées, il constituait la codification de tout enseignement ; on l'offrait en cadeau de mariage aux jeunes époux lors de leur passage à l'état civil ; quant aux libraires, ils étaient non seulement tenus par un quota annuel de ventes sous contrôle de la « Chambre littéraire du Reich » (*Reichsschrifttumskammer*, section de la *Reichskulturkammer / Chambre culturelle du Reich* créée par Goebbels le 22 septembre 1933), mais encore étaient contraints à ne diffuser que des exemplaires de la dernière édition en date sous peine de suppression de leur licence. Ceci explique le tirage impressionnant dont les Éditions Eher purent s'enorgueillir dès la fin de 1933 : 1 500 000 exemplaires. Dix ans plus tard, l'ouvrage avait été réédité huit cent vingt fois, ce qui fit de Hitler l'auteur le plus lu et le mieux rétribué d'Allemagne.



Exemplaire de *Mein Kampf* offert à de jeunes époux lors de leur passage devant l'état-civil
(Musée de la Résistance et de la Déportation de Chamalières, 63)

Durant les autodafés du 10 mai 1933 avait disparu dans les flammes « tout ce que la culture allemande avait produit de progressiste dans le sillage des fondateurs de *l'Aufklärung* » (Jean-Michel Palmier, in *L'Art dégénéré*, Paris, Bertoin, 1992, p. 7), et bien sûr ceux qui, tels Heinrich et Thomas Mann ou Lion Feuchtinger (*La Fratrie Oppenheim*), avaient un jour publiquement osé dénigrer le texte du *Führer*. Dans les mois qui suivirent, la communauté raciale populaire dans son ensemble fut « mobilisée par les tambours de la publicité » en faveur de « la publication politique la plus importante depuis les *Pensées et souvenirs de Bismarck* ». « Tous les Allemands, exigeait le très célèbre historien de la littérature Adolf Bartels, [...] doivent lire cet ouvrage et l'étudier dans le détail ; il n'est pas d'avenir possible pour l'Allemagne si l'on ne suit pas ses enseignements à la lettre. » Et si le poète Josef Weinheber, ultérieurement nommé professeur d'Université, n'hésitait pas à définir le livre en tant que « moteur de la conscientisation par les Allemands de leur essence, de leur

puissance, de leur grandeur et de leur devoir », le psychiatre-psychanalyste Carl Gustav Jung et son collègue, le professeur Matthias Heinrich Göring (1879-1945), cousin de Hermann Göring, appelaient de leur côté dans la *Revue centrale de psychothérapie* à travailler « l'ouvrage fondamental *Mein Kampf* avec tout le sérieux scientifique requis » afin « de collaborer à l'œuvre du chancelier du Reich » et « d'éduquer le caractère du peuple allemand dans une perspective héroïque et de joie du sacrifice » (*Zentralblatt für Psychotherapie* 6, 1933, pp. 140-141). À partir de 1934, la Semaine du Livre allemand — annoncée par voie de presse et par des affiches gigantesques reproduisant la bible hitlérienne accompagnée d'une citation sur la lecture (« À cette époque, je lisais énormément et à fond... En quelques années, je me constituai ainsi des connaissances qui me servent aujourd'hui encore ») — mobilisera chaque année, selon les termes de Hans Hagemeyer, directeur de la promotion du livre près la Chambre littéraire, « plus de soixante millions de personnes ». Pour l'occasion étaient organisés, grâce au concours des Jeunesses hitlériennes, des sondages sur *Mein Kampf* qui n'étaient en fait qu'un moyen détourné pour recruter des acheteurs vu que personne ne se serait risqué à avouer qu'il ne l'avait pas lu. À cet égard du reste, Will Vesper, auteur de très nombreuses odes à Hitler et directeur de la revue *Die Neue Literatur*, ne manquait pas de clarté : « Il y a encore en Allemagne des membres de notre communauté nationale, des foyers et des familles qui ne possèdent pas l'ouvrage de notre *Führer*. Pourtant *Mein Kampf* est le livre sacré du national-socialisme et de la nouvelle Allemagne qu'il est du devoir de tout Allemand de posséder. Ce n'est pas un livre que l'on doit se contenter de feuilleter, mais un livre dont on doit étudier et mettre en pratique les enseignements. Il appartient aux libraires de s'assurer que, au terme de la Semaine du Livre, *Mein Kampf* se trouve dans chaque famille allemande » (*Die Neue Literatur*, nov. 1935, pp. 689-690).

Traduit en seize langues, *Mein Kampf* le fut pour la première fois en français en 1934 par un « traducteur anonyme » aux Éditions Sorlot (Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, p. 156), lesquelles « peu suspectes d'avoir voulu dénigrer l'œuvre hitlérienne [...] se sont par la suite spécialisées dans les publications nazies sous l'Occupation et ne lui ont d'ailleurs pas survécu » (*ibid.*). Or, cette traduction coïncide mot pour mot avec cette autre version présentée la même année par J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes aux Nouvelles Éditions Latines, dirigées elles aussi par Sorlot, mais augmentée cette fois d'un « avertissement des éditeurs » exposant leur hostilité au nazisme. L'édition a aussi des Janus ! Cette traduction, très contestable quant à sa fidélité à l'original, reste à l'heure présente la plus répandue dans les bibliothèques et le commerce. En 1938, la presse communiste française dénonçait à juste titre ces « diverses éditions où les passages les plus importants ont été tendancieusement omis et le caractère antifrançais du livre atténué » et se félicitait de la parution d'une « édition abrégée et commentée de *Mein Kampf*, arme précieuse pour les militants diffusée par le Comité Thaelmann, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris 9^e (sur ce comité, voir Gilbert Badia, *Les Bannis de Hitler*, Paris, EDI/PUV, 1984, pp. 199-259). Toutefois, la meilleure traduction intégrale française fut celle de la Librairie Critique parue en 1939, parallèlement à la version en anglais de James Vincent Murphy publiée simultanément à Londres et à New York sous le titre *Mein Kampf* et une version américaine sous la direction d'Alvin Johnson : *Mein Kampf complete and unabridged, fully annotated* (N.Y., Reynol & Hitchcock). Or ces versions en langue anglaise avait — de façon intéressante — été précédées dès octobre 1933 d'un *My Struggle* britannique et d'un *My Battle* américain, une dichotomie lexicale qui sans le vouloir avait dès lors magnifiquement cerné la plénitude du message hitlérien, à savoir l'annonce d'un programme social-darwiniste (*struggle*) doublé d'un programme impérialo-belliciste (*battle*). Notons enfin qu'une édition pour aveugles fut publiée à Marburg à partir de 1936.

Pour ceux qui n'ont cessé de se gausser du style et de mettre en avant la quasi illisibilité de *Mein Kampf*, il n'est pas inutile de rappeler que Hitler — il l'expliquera à Hans Frank en 1938 — n'a jamais prétendu avoir réalisé là une performance littéraire. Il avait conçu son livre comme un recueil d'articles de propagande qui auraient aussi bien pu être parlés ou publiés par *L'Observateur racial populaire* si la situation du Parti à l'époque avait été autre. De la propagande donc et rien d'autre ! C'est pourquoi il serait absurde de voir dans

l'ouvrage une autobiographie en dépit du « je » omniprésent. Les lacunes volontaires sont fréquentes, la manipulation des faits monnaie courante, et seul le chercheur (voir F. Delpla, *Hitler*, Grasset, 1999, ainsi que L. Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?*, Autrement, 2000) est à même de démêler le vrai du faux ou, procédant d'une autre démarche, le psychanalyste (cf. G. Mendel, *La Révolte contre le père*, Paris, Payot, 1968). Quant à la langue de *Mein Kampf*, il ne faut pas omettre que si elle peut — notamment par distanciation « intellectuelle » et aujourd'hui historique — choquer et être discréditée en tant que verbiage infâme, c'est pourtant bien celle qui allait petit à petit être parlée en Allemagne et dont le vocabulaire, les thèmes et les rengaines allaient provoquer une métamorphose radicale des mentalités. En outre, n'oublions pas que si cette langue a pu être « traduite », c'est qu'elle « traduisait » réellement quelque chose dont le substrat existait (et existe encore) dans la pensée humaine, quelque chose de certes momentanément enfoui sous les strates de l'éducation religieuse et humaniste mais qui ne demandait qu'à « être passé » (*übersetzen*) de la sphère du refoulé à celle de l'agi. Par cette langue, l'auteur — quoi que l'on puisse en penser — donnait, dans le contexte sociopolitique où il s'épanchait, une virulence à la fois théorique et « populaire » à ses intentions. Au fil de ses pages, il articulait pas à pas les réalités à tout jamais tristement célèbres de la barbarie nazie.



Édition française abrégée parue à la veille de la Deuxième Guerre mondiale
(Musée de la Résistance et de la Déportation de Chamalières, 63)

Tout lecteur de *Mein Kampf* ne manquera pas d'être frappé par l'absence de notes et de références. Cela tient sans doute au fait relevé par Hermann Rauschning (Paris, Coopération, 1939, p. 255) que le *Führer* « refusait d'admettre qu'il eût des précurseurs » à l'exception de Richard Wagner, mentionné avec enthousiasme à la fin du chapitre premier. Il appartient donc ici de tenter de reconstituer à l'aide de témoignages et de recherches le bagage bibliographique qui a vraisemblablement servi à la rédaction de l'ouvrage et à la maturation de l'idéologie nazie.

- En janvier 1920 sont traduits en allemand et diffusés à des milliers d'exemplaires les fameux *Protocoles des Sages de Sion*, « preuves » d'une conjuration mondiale ourdie par les juifs, et dont l'influence sous la République de Weimar fut considérable (cf. N. Cohn, *Die Protokolle der Weisen von Zion*, Cologne/Berlin, 1969). Or il est indéniable que, si dans une période où il lisait énormément, Hitler ne pouvait négliger un écrit, c'était bien celui-là. Confirmation en est au demeurant fournie d'une part à la page 307 de *Mein Kampf* (version Nouvelles Éditions Latines), à un point d'articulation de l'analyse hitlérienne du « problème juif », d'autre part à travers un ouvrage d'Alexander Stein paru à Carlsbad en 1936 : *Adolf Hitler, Schüler der Weisen von Zion* (élève des Sages de Sion).
- Là-dessus viennent se greffer — maillon qui émerge des archives mêmes de la NSDAP conservées au fonds fédéral de Coblenz — les milliers de commentaires produits par les organisations antisémites (Heinrich Driesmans, Guido von List, Jörg Lanz von Liebenfels) et impérialistes (Ligue pangermaniste) du tournant du siècle. Sous la cote NS 26/17a, on découvre une lettre du *Führer* datée du 29 novembre 1929 et adressée à un correspondant non identifié : « De vingt à vingt-quatre ans (période viennoise, T.F.), je m'occupais de plus en plus de politique, mais beaucoup moins en participant à des réunions que par une étude approfondie [...] de l'ensemble de la littérature antisémite qu'on pouvait alors se procurer. À partir de ma vingt-deuxième année, je devorais avec un zèle particulier les traités de politique militaire ». Le rapport avec la rédaction de *Mein Kampf* par-delà plus de dix années de vicissitudes ? Il fait irruption à la page 128 de *Mein Kampf* lui-même (version Nouvelles Éditions Latines) : « Vienne fut et resta pour moi l'école la plus dure mais aussi la plus fructueuse de ma vie. J'y reçus les fondements de ma conception générale de la vie. »
- Un autre maillon, celui qui concerne l'art de conquérir les masses par la propagande, est induit par la fascination magnétique qu'exerce sur son auditoire Mussolini, lequel vient de prendre le pouvoir en Italie (1922). Cette emprise sur le peuple, le *Duce* n'en fait pas mystère, c'est chez le sociologue français Gustave Le Bon qu'il l'a découverte : les foules sont féminines, incapables d'avoir des opinions autres que celles qui lui sont suggérées... Frappé par le contraste entre le succès de la « marche sur Rome » et son échec lors de son propre putsch en novembre 1923, Hitler, croit savoir cet autre Stein prénommé Alfred („Hitler und Gustav Le Bon“, in *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 1955, pp. 362-368), étudiera la *Psychologie des foules* (1896, traduction allemande de Rudolf Eisler en 1912) et, à la recherche d'un champ d'action éliminateur du contraste, en récitera les sentences en de longues pages de son manifeste : pour obtenir le pouvoir par la « légalité », il faudra nécessairement s'emparer du « matériel humain » et le malaxer, enseignement que viendra compléter le récent ouvrage de Mac Dougall, *The Group-Mind* (1920). La notion de putsch disparaît à cette date de l'horizon politique du *Führer*, un revirement tactique qui contient dès lors en filigrane la purge du Parti de ses tendances social-révolutionnaires (voir T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 111 sq. et 216 sq.).

Ici prend fin la chaîne directe de la parole hitlérienne dont les séquences sont tracées sur le papier. Mais elle n'en est pas pour autant rompue. Au monologue idéologique se noue un

autre tissu qu'il faut emprunter à des narrateurs seconds dont nous respecterons ici la chronologie productive :

- Fin 1934, le président national-socialiste du gouvernement de Dantzig depuis juin 1933, Hermann Rauschning, est contraint de démissionner suite à des intrigues conduites contre lui par Albert Forster qui dirige la NSDAP dans la ville hanséatique. Exilé en Suisse, il écrit en 1939, à l'instigation du magnat hongrois de la presse Emery Reves, ses *Gespräche mit Hitler* (*Hitler m'a dit*, op. cit.) où il consacre tout un chapitre (version française, pp. 299-307) au *Prince* de Machiavel qui « pendant longtemps [n'aurait] pas quitté le chevet de Hitler ». La même année sort — en France où il sera rapidement censuré, puis en Angleterre — l'épais volume de Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, dont une nouvelle édition sera publiée par Gallimard en 1952. Aux pages 252-253 nous est révélé un livre paru en 1922 dont Hitler n'a pu se dispenser, *Feldherr Psychologos* (Le général Psychologos) de Kurt Hesse, dans lequel est annoncée la venue imminente d'un chef que « chacun acclamera [...] parce qu'une puissance extraordinaire émane de sa personne » et dont « la parole [...] au son plein et pur comme une cloche arrive[ra] au cœur de chacun », autrement dit ce « César » espéré par Oswald Spengler que là encore Hitler connaissait forcément (cf. E. Vermeil, *Doctrinaires de la révolution allemande*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1938, pp. 71-109).
- Dans l'ouvrage de 1938 tout juste cité du grand germaniste et futur résistant Edmond Vermeil, tout un chapitre est consacré (pp. 113-151) à Moeller van den Bruck et à son *Troisième Reich* paru en 1923, en lequel le professeur titulaire de la Sorbonne voit la « transition entre le système de Spengler et celui du national-socialisme ». Moeller aspire à un *Führer* « issu du peuple vrai, en droit par conséquent de le diriger [...]. *Der völkliche Führer*, voilà le monarque attendu » (p. 145). Comment Hitler n'aurait-il pas été réceptif à cette proposition, bien que Moeller ait été plutôt réservé à l'égard de sa personne (« Ce type ne comprend rien », cf. J.-P. Faye, *Langages totalitaires*, op. cit., p. 30) ? En ce sens, nous dit Vermeil, il est évident que la « construction » de Moeller « anticipe sur *Mein Kampf* » (p. 140).
- Le témoin de la période vécue par Hitler dans des foyers pour hommes à Vienne puis à Munich, Joseph Greiner, propose dans un ouvrage publié en 1947, *Das Ende des Hitler-Mythos* (La fin du mythe Hitler), une première séquence qui, passant par le Moyen Âge allemand, Dante, les Réformateurs, le Siècle des Lumières, le Classicisme, le Romantisme nationaliste, le Réalisme, s'étend de l'Antiquité grecque et romaine (Sophocle, Homère, Horace, Ovide) au Naturalisme (Ibsen, Zola, Hauptmann) et à la mystique orientale (Confucius, Bouddha). Autant dire que, à cette époque où il n'avait qu'à tromper son ennui, Hitler lisait ou en tout cas feuilletait tous les titres qui lui tombaient sous la main ! Mais sans doute convient-il — et c'est l'avis de bien des historiens d'après-guerre obsédés de faire de Hitler un sauvage inculte et primaire — de relativiser sinon d'infirmer une telle déposition.
- Or, la contre-épreuve nous est fournie six ans plus tard, en 1953, par August Kubizek, l'ami d'enfance de Hitler à Linz (*Hitler, mein Jugendfreund*) dont le témoignage non seulement recoupe celui de Greiner, mais empiète déjà sur celui de Hans Frank, le bourreau de la Pologne exécuté en 1946.
- Dans ses confessions couchées par écrit « à la perspective du gibet » (*Im Angesicht des Galgens*, Munich, 1953), le grand maître du Droit de l'ancien Reich rapporte dans le désordre les confidences du *Führer* sur ses lectures pendant sa détention à Landsberg : Ranke, Treitschke, Chamberlain, Marx, Bismarck, Chamberlain, Nietzsche, Schopenhauer...
- En 1963, une lumière nouvelle est jetée sur l'univers bibliographique hitlérien par l'historien Ernst Nolte qui exploite pour la première fois le testament politique et littéraire de Dietrich Eckart pour son ouvrage *Le Fascisme dans son époque*. Ce testament (parution posthume en 1923 sous le titre *Le Bolchevisme de Moïse à Lénine*) révèle que les discussions de fond entre le jeune Adolf et son mentor

auraient été basées sur six grandes pièces de l'échiquier raciste : *L'Histoire du judaïsme* d'Otto Hauser, *Les Juifs et la politique* de Werner Sombart, *Le Manuel de la question juive* de Theodor Fritsch, *La grande mystification* de Friedrich Delitzsch, *Le Juif, le judaïsme et l'enjuivement des peuples chrétiens* de Gougenot des Mousseux (traduit en allemand par Alfred Rosenberg en 1920), et *Le Juif international* d'Henry Ford.

- Pour Werner Maser, qui publie en 1966 une étude magistrale sur le livre de Hitler (*Hitlers Mein Kampf*), il ne fait aucun doute que les idées exprimées trouvent leur origine chez l'économiste Malthus, chez Darwin et les biologistes Mendel et Haeckel, chez H.S. Chamberlain (*Les Fondements du XX^e siècle*), W. Bölsche (*Du bacille à l'homme-singe*, 1921), chez l'explorateur Sven Hedin, ainsi que chez Hörbiger, auteur de la théorie de la glace cosmique (voir à ce propos Pauwels/Bergier, *Le Matin des magiciens*, Gallimard, 1960, p. 293). Afin d'étayer « sa pensée », Hitler, en pur autodidacte (cf. *La Nausée* de Sartre), puise à toutes les sources, y compris les plus extravagantes.
- Quant à Ernst Hanfstaengl, il décrit dans ses mémoires parues en 1970 (*Zwischen weißem und braunem Haus* = Entre la Maison blanche et la Maison brune) le contenu de la bibliothèque de Hitler d'avant 1923, alors qu'il comptait au nombre de ses intimes avant d'émigrer en 1937. On y trouvait certes des romans d'évasion et des ouvrages érotiques, mais aussi *L'Histoire allemande* de Treitschke, *De la guerre* de Clausewitz, *L'Histoire de Frédéric Le Grand* par Kugler, *L'Histoire de la Première Guerre mondiale* de Stegemann, *L'Histoire universelle illustrée* de Spamer, *Les Souvenirs de guerre* de Ludendorff, les *Souvenirs de guerre* de Sven Hedin, la *Biographie de Wagner* de H.S. Chamberlain, *Les Légendes de l'Antiquité classique* de Schwab.

Hitler a-t-il eu réellement connaissance de tous ces auteurs alors qu'il rédigeait *Mein Kampf* ? On peut honnêtement le concevoir et ce, quelle qu'ait pu être la façon dont il les a lus et s'en est servi. Il faut donc cesser, comme le dit fort pertinemment François Delpla (*Hitler, op. cit.*, p. 130), de « présenter un Hitler né de génération spontanée ». Certes il est indubitable que son « système » ait été en partie engendré par une « subculture » qui proliférait en ces temps (cf. T. Feral, *Le nazisme : une culture ?*, Paris, L'Harmattan, 2001). Mais s'en tenir là serait une vision au plus haut point réductrice. Même si sa dogmatique relève d'une « synthèse artificielle et logiquement fautive » (Delpla, *ibid.*, p. 512), Hitler n'a jamais été l'ignare que l'on a cherché à faire de lui et — *last but not least* — il a su ériger cette synthèse en un instrument ravageur dont même l'Université, des nobélisés (les physiciens Lenard et Stark), des médecins, juristes et penseurs de stature internationale se feront le relais (voir J.P. Stern, *Hitler, le Führer et son peuple*, Paris, Flammarion, 1985).

Si l'on fait abstraction de titre de l'ouvrage qui, nous l'avons vu, fut transformé sur la suggestion de Max Amann, le directeur des Éditions Eher, Hitler s'est toujours refusé à modifier quoi que ce soit à son texte. Toutefois, on dénombre entre la version définitive de 1927 et l'édition populaire de 1930, 2294 corrections, auxquelles il faut en ajouter 293 intervenues entre 1930 et 1939 (chiffres W. Maser, *Hitlers Mein Kampf, op. cit.*). La plupart se réduisent à des améliorations orthographiques, lexicales et stylistiques dues au père Bernhard Stempfle, ce curieux prêtre et journaliste antisémite assez connu en Bavière qui sera liquidé lors de la « Nuit des longs couteaux » (30 juin 1934), sans doute parce qu'il en savait trop... Pour sa part, Josef Czerni, vague poète antisémite attaché à *L'Observateur racial populaire*, s'efforça d'extirper de la narration hitlérienne sa vulgarité caustique convenant mieux aux bas-fonds et à l'adjudant de caserne qu'à un manifeste politique censé séduire un large public comprenant l'aristocratie terrienne et le monde de la finance et de l'industrie.

Sur le plan théorique, une seule transformation — nonobstant de taille — mérite l'attention : là où les éditions antérieures à 1930 prévoyaient (pp. 364-365) l'instauration d'une démocratie germanique avec élection du chef et des diverses instances dirigeantes dans la

tradition *Thing* des anciens Germains, fait place (pp. 378-379) le principe dictatorial du chef (*Führerprinzip*), seul juge compétent dans la gestion des affaires de l'État et la nomination des cadres. Cette soudaine mutation de l'énoncé narratif — qui intervient en pleine crise parlementaire mais aussi au sein du Parti (cf. « Année 1930 » in T. Feral, *Le « nazisme en dates, op. cit.*) — fixe le fondement du futur *État total* (*totaler Staat*) ainsi défini en 1933 par le juriste Ernst Forsthoff : « L'État total [...] consiste en l'implication totale de chaque individu pour la nation. Cette implication abolit le caractère privé de l'existence individuelle [...]. Ce qui est essentiel, c'est que [l'État] puisse exiger que l'individu fasse preuve de responsabilité, qu'il puisse lui demander des comptes s'il ne subordonne pas totalement son destin individuel à celui de la nation. Cette exigence de l'État est totale et s'adresse à tous les membres de la Communauté raciale populaire. C'est elle qui définit l'essence nouvelle de l'État » (cit. in T. Feral, *Justice et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 62).

Si l'on en croit Hans Frank, Hitler aurait également envisagé une complète refonte du long discours concernant la syphilis qui, du point de vue médical, représente une aberration. Mais sans doute ce chapitre représentait-il à l'heure de l'irruption de la paranoïa dans l'Histoire une articulation propagandiste du code eugéniste national-socialiste par trop opérationnelle pour céder à la mobilité des idées.

C. Les fondements socio-psychologiques de Mein Kampf

« Que faire pour résoudre les questions brûlantes de notre mouvement ? » S'il est une interrogation célèbre qui se devait d'interpeller le condamné de Landsberg, c'était bien celle qui en octobre 1917 avait conduit au gigantesque bouleversement de l'Empire des tsars. C'est à la faveur de cette interrogation que l'expérience spontanéiste et ratée de novembre 1923 va être définitivement bannie du glossaire hitlérien et relayée par la stimulation démagogique des masses, tant décriée par Lénine justement dans *Que faire ?* « parce qu'elle attise les mauvais instincts de la foule [...] que seules les épreuves les plus amères pourront ensuite convaincre de son erreur ». Fort de l'enseignement de Le Bon et Mac Dougall, Hitler donne à son livre sa vigueur programmatique en partant des particularités socio-psychologiques inhérentes aux masses à cette époque. À cet égard, le premier stratagème consiste à présenter l'ouvrage comme une autobiographie dans laquelle apparaît aux Allemands un chef charismatique à leur image, souffrant comme eux, ressentant comme eux, exprimant les mêmes rancœurs et les mêmes désirs qu'eux, à ceci près que, étant l'élu de la Providence (une constante dans *Mein Kampf*), il est en mesure de parler fort là où eux se taisent et d'infléchir le cours des destinées là où eux courbent la tête. De fait, Hitler incorporait les traumatismes dus à la défaite, au Traité de Versailles, à l'amputation du territoire national, à la souillure du sol de la patrie par l'occupation française, à l'instabilité de la République de Weimar, et en les faisant surgir du refoulé, il fournissait à tous les aigris, désespérés, indignés comme déprimés, une *identité victimologique communautaire* qu'il leur proposait d'abolir. Par son verbe, il donnait à tous — *en attendant mieux* — un premier espoir : puisque cette identité victimologique est due à l'action maléfique des « Juifs » et des « Enjuivés » (« coup de poignard dans le dos », révolution de 1918, trahisons des politicards véreux de Weimar, etc...), il suffit de combattre les « Juifs » et les « Enjuivés » et donc de transférer sur eux l'identité victimologique pour qu'elle ne concerne plus les « bons Allemands ». Ainsi, dans le déroulement de la parole hitlérienne, se substitue à la société de classes une société de races : que *Le Juif* soit pour les uns le représentant du bolchevisme, pour les autres celui du capitalisme, qu'importe ! L'essentiel est qu'il soit pour l'ensemble assimilé à l'esprit du Mal : tout ce qu'il y a de mauvais, tout ce qui porte préjudice lui est imputable. Il suffit de supprimer le Mal pour que revienne le Bien. Pour simpliste qu'il puisse *a priori* paraître, ce canevas n'en devient pas moins redoutablement efficace dès lors que la propagande l'érige en délire collectif et ne cesse de l'alimenter.

Dans *Mein Kampf* Hitler consacre de longues pages à sa tactique propagandiste. À vrai dire, il n'émet aucune idée originale et en emprunte les formes à l'extérieur, notamment à l'Église

catholique, au mouvement ouvrier, ainsi qu'au Britannique Alfred Northcliffe qui fut le fondateur du *Daily Mail* et propriétaire du *Times* avant de devenir *minister for propaganda* durant la guerre de 14-18. Néanmoins ce qui caractérise Hitler, c'est son habileté à jouer simultanément et de façon extrémiste sur tous les registres affectifs : démagogie sociale effrénée, phraséologie germanolâtre, agitation raciale, Entre la formule socialiste du « tout à tous » et la formule capitaliste du « tout à un », il va lancer la formule hybride de « à chacun son dû » (*Jedem das Seine*) qui trônera en lettres géantes sur la porte en fer forgé de certains camps de concentration (Buchenwald) et justifiera sa politique de meurtre généralisé. En ce qui concerne l'orchestration de sa propagande, Hitler s'attachait à créer les conditions idéales à la réception de son message. « En ce domaine, [il] ne laissait rien au hasard » (J.-M. Domenach, *La Propagande politique*, Paris, PUF, 1950, p. 36). Symboles graphiques et sonores, jeux de physionomie, gestuelle et attitudes calculées, rythmicité prosodique, martelage de slogans..., tout était soigneusement préparé. De surcroît, il avait compris avant les autres que l'embrigadement de masse doit en passer par — P. Ory, *Du Fascisme*, Tempus/Perrin, 2003, p. 185 — « l'accessibilité (les atteindre Tous), l'indéniableté (certifier le Sens) et la sublimité (conduire Au-delà) », ce qui induit une rhétorique populiste, dogmatiste et mysticiste : « Vous avez adressé à notre angoisse des paroles de délivrance. Vous avez forgé notre confiance dans le miracle à venir », s'extasia Goebbels (cit. in D. Guérin, *Fascisme et grand capital*, Maspero, 1971, p. 67). C'est de cette méthode que procède *Mein Kampf* : il n'y a pas de différence de degré ou de nature entre l'écriture et les discours hitlériens ; son livre aussi est *parlé*. Le but est que les individualités perdent raison et libre-arbitre pour s'agglomérer en une « masse close » sous le signe de la croix gammée et régressent aux forces brutes et élémentaires que celle-ci symbolise (cf. *Mein Kampf*, version Nouvelles Éditions Latines, p. 492 *sq.*). Tout au long de l'énorme potentiel agressif du livre, il n'est question que de lutte, de combat, de guerre, d'élimination, d'extermination... Ces évocations de la mort font à chaque fois naître chez l'auteur une jouissance non dissimulée. Comme l'avait bien vu Gérard Mendel (*La Révolte contre le père*, *op. cit.*), la vision du monde de Hitler est la vision mortifère d'un paranoïaque devant laquelle rien ne trouve grâce.

Un des ressorts les plus puissants de l'idéologie hitlérienne est la sphère irrationnelle de la phobie de la maladie pernicieuse. Matière visqueuse et puante, poison, parasite, bacille, araignée, vipère, sangsue, vampire, syphilis, cancer : telles sont les images utilisées dans *Mein Kampf* pour caractériser *Le Juif*. Le mélange du sang conduit à l'infection progressive de la race et de la germanité, à une judaïsation de la vie allemande qui conduira tôt ou tard à la disparition de « l'Aryen ». *Mon Combat*, ne cesse d'asséner Hitler, c'est le combat pour la survie de la race pure et je ne pourrai l'instrumentaliser que s'il devient *Votre Combat*. Mais pour cela, encore faut-il que vous soyez prêts (ce « voulez-vous... ? que reprendra Goebbels lors de son discours du 18 février 1943 sur la « guerre totale ») à déchaîner la terreur de « l'Aryen » contre « l'esprit juif international et malsain », responsable de la décadence. Les juifs responsables de la souillure et donc de la dégénérescence de « l'Aryen » ? Pour absurde qu'elle soit, cette théorie n'est pas sans avoir eu une influence psychologique certaine, ne serait-ce que si l'on pense à l'occupation française de la Rhénanie par des unités africaines (« Ce sont les Juifs qui ont envoyé le nègre sur le Rhin », affirme *Mein Kampf*, version Nouvelles Éditions Latines, p. 325) ou encore au « commerce du vice » (cf. *Mein Kampf*, *ibid.*, pp. 245-260) auquel participaient bien sûr des juifs mais surtout facteur de « maladies honteuses » que, comble de l'humiliation, on faisait souvent soigner par un médecin juif, lesquels étaient très nombreux dans les quartiers populaires des grandes villes et connus pour leur compétence et leur discrétion. On pourrait multiplier les exemples : fantasme du possible rival juif dont la puissance sexuelle serait supérieure du fait de la circoncision ; fantasme de viol de la « belle juive », fréquemment rencontré dans toute une « littérature » de bas étage et bon marché ; fantasmes de mise en scène de l'« interdit » par le biais de manuels plus ou moins pornographiques sur la sexualité — façon « le talentueux juif Eduard Fuchs » (C. Zentner, *Adolf Hitlers Mein Kampf*, Munich, List, 1974, p. 15) — par lesquels bon nombre de « braves citoyens » de tous âges satisfaisaient leurs penchants

pervers — parmi eux Hitler, nous ont appris Hanfstaengl (*Zwischen weißem und braunem Haus*, op. cit., p. 53) et Rauschning (*Hitler m'a dit*, op. cit. p. 288) ; cependant comme ils attribuaient corrélativement ces « dépravations » (*Entsittlichungen*) à la « race maudite », ils s'assouvissaient sans se salir. La symbolique sexuelle qui émaille *Mein Kampf* est donc en parfaite cohérence avec les fantasmes de son auteur qui ne fait qu'hypostasier les fantasmes collectifs de son temps et en projeter l'origine sur le tentateur satanique juif (cf. le mythe talmudique et biblique d'Asmodée). Il n'est qu'à se reporter aux ouvrages pour adolescents et au *Stürmer* publiés par Julius Streicher (voir les travaux de Ralph Keyzers) pour se faire une image de l'apocalypse dans laquelle les juifs étaient censés précipiter l'Allemagne. Pour y échapper, une seule issue : « faire corps » avec le *Führer* qui promettait le « salut » (*Heil*) et, sous l'égide de la croix gammée purificatrice, « rendre le Reich „Judenrein“, propre de Juifs » (F. Lenoir, *Petit traité d'histoire des religions*, Paris, Plon, 2008, p. 270). Ainsi la communion orgiastique dans la foi nouvelle (voir le film de Leni Riefenstahl, *Der Sieg des Glaubens*, 1933) prit-elle graduellement la place du plaisir orgastique de la « dégénérescence judéiforme » (voir W. Reich, *La Psychologie de masse du fascisme*). « De venir à moi, seule la foi vous l'a commandé », clamera Hitler lors du Congrès de la NSDAP de septembre 1935, alors même qu'étaient adoptées les « lois raciales » faisant juridiquement des « Juifs » et des « Enjuivés » des éléments nocifs dont il conviendrait un jour de se débarrasser. D'« *orgastisch* » à « *orgiastisch* », un simple phonème de différence, un petit [yeu] qui se trouve être la prononciation de la lettre « j » en langue allemande, ce terrible J pour Jude qui frappera les passeports des juifs à partir du 4 octobre 1938, cinq semaines avant la « Nuit de cristal », puis leur poitrine au centre de l'« étoile jaune » (cf. G. Schoenberger, *L'Étoile jaune*, Paris, Presses de la Cité, 1982).



Panneau publicitaire (documentation personnelle de l'auteur)

D. Les fondements subjectifs de *Mein Kampf*

Malgré la répulsion que l'on peut éprouver avec le recul historique à assimiler *Mein Kampf* à un conte — encore que le procès des contes en tant que véhicules idéologiques ait été instruit —, il ne manque pourtant pas d'arguments pour envisager l'ouvrage sous un tel aspect :

- Tout d'abord, la constatation que les hommes politiques l'aient considéré comme la fiction d'un habile politicien jouant sur le désarroi du peuple allemand et ses travers subconscients. Aussi ne prêta-t-on d'une façon générale que peu d'attention à son contenu d'autant que l'on était persuadé que son auteur, pour peu qu'il parvienne un jour au pouvoir, ne pourrait faire autrement que de tenir compte du rapport des forces qui existait en Europe et devrait donc *nolens volens* appliquer les conventions traditionnelles de la diplomatie. « Les hommes d'État occidentaux ont prétendu avoir lu le livre, mais ils ne l'ont certainement pas fait avant 1938-1939 », commentera en 1968 l'historien Thilo Vogelsang (in « Der Nationalsozialismus », *Schriftenreihe innere Führung*, Bundesministerium der Verteidigung). Et, corrobore l'historien de l'art, spécialiste de l'Expressionnisme, Klaus Berger (in G. Badia et al. *Exilés en France*, Paris, Maspero, 1982, p. 114) : « À l'époque du Front populaire déjà, nous n'étions pas sûrs que le gouvernement français ait bien apprécié le danger que représentait Hitler pour la France. Je me souviens d'un entretien que j'ai eu à ce sujet avec le sous-secrétaire d'État Pierre Viénot, que j'avais connu à Berlin avant 1933, lorsqu'il était conseiller culturel à l'ambassade de France. Je lui ai dit que les intentions de Hitler figuraient noir sur blanc dans *Mein Kampf*. Il était très sceptique [...] et je lui ai noté [...] tous les jugements de Hitler sur la France, ainsi que son plan pour en finir avec *l'ennemi héréditaire*. Viénot en connaissait déjà les grandes orientations bien sûr, mais il a été surpris d'apprendre que Hitler avait déjà prévu ce plan jusque dans les détails. Pourtant, abstraction faite de quelques Français que les émigrés connaissaient personnellement, nous n'avons pas eu d'influence en France, en tant que réfugiés politiques, même pas à l'époque du Front populaire : on n'a pas voulu nous consulter, et nos avis n'ont pas été entendus ». Quant à Pierre Seghers, qui y répugnait lui-même, il soulignera plus tard dans sa superbe anthologie sur *La Résistance et ses poètes* (Paris, Seghers, 1974), quelle erreur cela avait été de ne pas analyser le texte de Hitler.
- Ensuite, le fait que *Mein Kampf* ait réactivé chez les Allemands tout un patrimoine fantasmagique hérité de la chimère germanique et ce, jusqu'à l'hypnose collective d'une « restitution de l'originel » pour s'évader des traumatismes de leur vécu quotidien (cf. J. Ridé, « La fortune singulière du mythe germanique en Allemagne », *Études Germaniques* 4/1966, pp. 489-505).
- La considération enfin que, dans la situation psychique qui était celle de Hitler dans sa cellule de Landsberg et dans les deux années qui suivirent sa libération (une situation d'échec total : interdiction du Parti, interdiction de parler en public, menace d'extradition vers l'Autriche, trahisons multiples ► tentation du suicide...), seule une vie onirique et son dévouement sur le papier lui assuraient la survie. Les rêves imaginés sont un moyen de réaliser l'irréalisable par l'intermédiaire d'une vie parallèle jusqu'à ce que les circonstances permettent de mettre ces rêves en œuvre. Cependant, si la plupart des individus en restent au plan de l'expression artistique, de la narration verbale ou écrite — ce qui aurait pu être le cas pour Hitler comme l'a suggéré Norman Spinrad avec *Rêve de fer* (Paris, Opta, 1973) où il fait de Hitler un auteur reconnu de science-fiction —, il n'en va pas de même pour une personnalité paranoïaque. Ici, contrairement à l'individu socialisé dont les pulsions ont été canalisées et remises en forme, le délire pulsionnel doit toujours être pris au pied de la lettre.

Mein Kampf est donc bien, à son point de départ, un conte, mais un conte qui triomphera quelques années plus tard en pleine civilisation européenne, entraînant à sa suite l'émergence sur notre planète du « dantesque », de l'« ubuesque », du « kafkaïen », de tout un univers à la Jérôme Bosch, à la Francisco de Goya, à la Edvard Munch (*Le Cri*), qui s'échappera de ce que nous pensions n'être qu'un moment esthétique d'envol vers l'irréel.

Le « conte hitlérien » — nous l'avons vu — est indispensable à la survie de son auteur ; par-delà la mort sociale et politique de celui-ci, il constitue une *re*-naissance :

- La trame autobiographique attribue au protagoniste du livre, par le halo de confusion et de mystère qui l'entoure, une seconde naissance plus noble que la première.
- La trame politique hisse l'agitateur de brasserie au rang d'un demi-dieu infailible et omniscient.

Autrement dit, dans *Mein Kampf*, Hitler est *Führer* de l'Allemagne avant l'heure. Le fait que le récit se déroule sur pratiquement 800 pages à la première personne, montre l'identification totale d'Adolf avec son héros qui n'est que sa propre projection dans un temps et un espace renouvelés par lui-même. Le passage du conte à la réalité est donc posé comme inéluctable. Hitler écrit son délire paranoïaque, mais surtout le vit et l'agit. Dans cette escalade d'agressivité, il ne peut, sous peine de suicide, renverser le courant. À des périodes différentes mais à un rythme relativement régulier, la Première Guerre mondiale, l'arrivée à la tête de la NSDAP, la rédaction de *Mein Kampf* ont servi de dérivatif vers l'extérieur de la pulsion masochiste à un moment précis de son existence où il touchait le fond (voir *Penser le nazisme*, *op. cit.*, pp. 15-82). C'est à ce titre que l'on peut considérer dans la foulée des élaborations psychanalytiques de mon regretté ami, le docteur Gérard Mendel (*Le Révolte contre le père*, *op. cit.*, pp. 223-287), que la « prise de pouvoir », le système concentrationnaire, le programme d'euthanasie, le déclenchement du deuxième conflit mondial et les massacres de populations qui s'ensuivirent, le génocide des juifs, étaient « prévisibles » en ce sens qu'ils représentent le bornage nécessaire d'une histoire psychique oscillant constamment entre l'exaltation et l'abattement, entre pulsion de vie et pulsion de mort. Lorsque l'échec deviendra insurmontable, Hitler se supprimera, non sans avoir envisagé au préalable de supprimer toute l'Allemagne (« Ordre Néron », cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, *op. cit.*, p. 439 sq.). Cela signifie tout simplement que tant qu'il était en vie, on pouvait s'attendre à tout de lui...

En vouant irrémédiablement dans *Mein Kampf* le peuple juif à la « destruction » (Raul Hilberg), Hitler règle à l'évidence un problème personnel. Sa *re*-naissance et conjointement le « réveil allemand » (*deutsches Erwachen*) passent à ses yeux par une suppression radicale de la civilisation judéo-chrétienne dans laquelle il est né *malgré lui* et qui le voue, ainsi que l'ensemble de la communauté raciale germanique, à la faillite et à la mort. Son péché originel, c'est d'être né dans ce monde qu'il lui faut justement détruire s'il veut vivre, ce père dans lequel son père l'a jeté par le « viol » de la mère. Le père est donc fantasmatiquement perçu comme étant l'allié objectif des violeurs de la Germanie, les « Juifs » (nombreuses images de ce type dans *Mein Kampf*). Produit du viol d'une Germaine par un « Juif », Adolf sera souillé à tout jamais s'il ne se reconquiert pas une nouvelle naissance en faisant table rase de son passé. Dans un premier temps, c'est la guerre, ce baptême par le feu par lequel le fils du « conglomerat racial » (*Mein Kampf*) de l'Empire des Habsbourg devient fils de la patrie allemande vers laquelle il vient de s'exiler à 24 ans. Dans un deuxième temps, il réglera ses comptes avec le père, autrement dit les juifs.

Cette théorie peut surprendre. Pourtant, il n'est pas difficile de l'illustrer par la biographie de Hitler sur laquelle tant François Delpla (*Hitler*, *op. cit.*) que Lionel Richard (*D'où vient Adolf Hitler ?*, *op. cit.*) ont énormément apporté sans toutefois s'interroger en profondeur sur le pourquoi et le comment de l'adéquation entre Hitler et le peuple allemand, c'est-à-dire le fait que c'est lui, *cet Adolf Hitler*, et pas un autre qui a été soutenu, promu, adulé, mythifié (cf. *Penser le nazisme*, *op. cit.*) :

Dans *Mein Kampf*, Hitler ne consacre que fort peu de pages à son père jusqu'à la mort de celui-ci alors qu'il avait 13 ans. Et encore ce père, Alois de son prénom, n'apparaît-il toujours que comme un être tyrannique, un *ennemi* paralysant la maturation du jeune homme. C'est lui qui refuse à Adolf de réaliser son vœu le plus cher, devenir artiste-peintre. Autant dire que lorsqu'il meurt, Adolf en éprouve un véritable soulagement : il pourra désormais satisfaire son désir... Or ce père, né à Strones, près de Döllersheim en Basse-Autriche, aurait été le fils d'un nommé Frankenberger ou Frankenreiter, juif de la ville de Graz, chez lequel Anna Schicklgruber, la mère d'Alois, aurait travaillé comme cuisinière avant d'épouser cinq ans plus tard Johann Hiedler. Trente-quatre années s'écouleront avant que Johann n'adopte sous le nom de Hitler le fils naturel de son épouse... On comprendra donc aisément que le chef du Parti nazi ait réduit au minimum la présence d'Alois dans *Mein Kampf* puisqu'il lui fallait se « débarrasser » de ce géniteur qui, par ses origines douteuses, représentait — comme cela avait déjà été le cas de son vivant — un obstacle à l'aboutissement de ses projets. Il s'empressera du reste, dès son accession au pouvoir, de faire détruire toutes traces de ses ancêtres paternels et la rumeur le suspectera même en 1938 de vouloir rayer de la carte la région où ils avaient vécu (transformation en un gigantesque terrain de manœuvres militaires, cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, op. cit., pp. 283, 344). Ce qui en tout cas est sûr, c'est que le *Führer* était très tracassé par le problème de ses origines. Pour lever le doute, il chargea fin 1930 Hans Frank (*Im Angesicht des Galgens*, op. cit., pp. 330-331) de fouiller son passé et celui-ci affirma dans son rapport qu'il n'était pas « totalement exclu » qu'il ait du sang juif dans les veines ; cette thèse, confirmée à quelques détails près en 1956 par l'historien Franz Jetzinger (*Hitlers Jugend*, Vienne, Europa Verlag), a été depuis totalement invalidée, d'abord en 1971 par Werner Maser (*Adolf Hitler : Legende, Mythos, Wirklichkeit*, Munich, Bechtle) puis par d'autres chercheurs (cf. L. Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?* op. cit., pp. 21-23).

Mais même après sa mort, ce père est tenace : la maladie d'Adolf en 1905 (diagnostic de tuberculose pulmonaire, cf. *Penser le nazisme*, op. cit., p. 26), la mort de la mère en 1907, les deux échecs successifs pour entrer à l'Académie des Beaux-arts de Vienne sont ressentis inconsciemment comme autant d'attaques successives du père pour détourner le jeune homme de la peinture. Or, à chacun de ces événements traumatiques, Hitler croise sur sa route « Les Juifs » qui, associés par-là même à la vengeance paternelle, sont érigés en substituts de sa toute-puissance.

- En effet, la tuberculose pulmonaire était alors appréhendée comme une affection propre aux quartiers misérables et surpeuplés où s'entassaient les juifs ; c'est de ces ruelles pestilentielles que s'échappait pour le sens commun le microbe de la contamination.
- Concernant la mère, elle avait — après quatre années de fidélité à la volonté de son époux de faire d'Adolf « un fonctionnaire » — fini par accéder au désir de son fils de devenir peintre ; elle déclare aussitôt un cancer, lequel est fantasmatiquement identifié comme une vengeance du père ; c'est lui qui, pour châtier la mère de sa trahison, la frappe de ce fléau dont — là encore au même titre que la tuberculose ou la syphilis — la *vox populi* attribue l'origine à quelque miasme morbide colporté par les juifs. Et plus le jeune homme s'acharne dans son projet, plus le père s'acharne sur la malheureuse... Lorsqu'elle meurt, Adolf se désinvestit de son sentiment de culpabilité en rendant responsable le médecin juif qui a assuré le suivi de la malade jusqu'à sa fin ; toutefois, dans le délire du jeune homme, ce n'est pas la personne du médecin, extrêmement dévoué, qui est en cause (et auquel il permettra d'ailleurs d'émigrer aux USA après l'*Anschluss*), mais le fait que celui-ci en tant que juif ait agi « au nom du père » afin de punir le fils qui a persisté dans la désobéissance (cf. *Penser le nazisme*, op. cit., p. 37).
- À l'Académie des Beaux-arts, c'est la confrontation d'Adolf avec l'art moderne « enjuivé » et « dégénéré ». Comment concevoir qu'on puisse lui préférer un Egon

Schiele ou un Oskar Kokoschka (qui relevait de l'École des Arts appliqués) ? Qu'est-ce que l'art soi-disant moderne sinon un massacre de la Beauté, un viol de la Nature, autrement dit de la « Mère » ? En peignant des paysages, il se voue, lui, à la Nature et témoigne son amour à la « Mère ». Qu'en a-t-il à faire de ce principe judaïque qui interdit de représenter l'œuvre divine et oriente la peinture vers des formes d'expression barbares ? Pourquoi la conception juive de l'art régnerait-elle sur le monde germanique et contraindrait des artistes authentiques, sains d'esprit et en symbiose avec la mère-nature, à tout défigurer ? Pourquoi devraient-ils se plier aux lois du marché de l'art dont les commanditaires sont majoritairement des juifs (voir S. Beller, *Vienne et les Juifs*, Paris, Nathan, 1991, pp. 35-37) ?



Aquarelle d'Adolf Hitler (documentation personnelle de l'auteur)

On peut bien entendu, dans la logique du système délirant bâti par Hitler, poursuivre ce raisonnement. La défaite de 1918 est vécue comme la répétition de la mort de la mère « poignardée dans le dos » (*Dolchstoßlegende*) par les substituts du père, « Juifs » et « Marxistes ». La révolution est ressentie comme un viol de la mère-patrie organisé par les juifs (Rosa Luxemburg, Kurt Eisner, Erich Mühsam, Eugen Leviné) et leurs alliés enjuivés (Karl Liebknecht, Wilhelm Pieck...). Le Traité de Versailles, qui ampute le *Reich* de ses provinces orientales et de ses colonies, est perçu comme un outrage à la mère-nation par le « judaïsme international ». de même que l'occupation de la Rhénanie est assimilée à une souillure physique de la terre-mère (cf. p. 14). Alors *son combat* à lui, c'est de mettre définitivement un terme à cette situation de violences faites à la mère. Mais le père et ses substituts ne se laissent pas impressionner : son parti peine à s'imposer face au gouvernement de Weimar à la solde des juifs, sa tentative de résoudre le problème par un putsch a été un fiasco... En vérité, la réalité sera invivable tant que le père sera à même de manifester sa puissance, violant/tuant sans cesse la mère et châtrant le fils. D'où cette évidence qui n'a fait que se renforcer jusqu'à la rédaction de *Mein Kampf* et que martèle le

texte : pour changer la réalité et ressusciter la « Mère allemande », il faut nier en acte cette réalité et pour cela neutraliser une bonne fois pour toutes le père qui s'incarne dans le judaïsme en tant que principe mythique du Mal et ses multiples agents actifs (socialisme/bolchevisme d'un côté, capitalisme de l'autre, mais aussi christianisme, humanisme, démocratisme, parlementarisme, intellectualisme,...). Autrement dit, face cette « étoile de David qui est montée toujours plus haut au firmament » (*Mein Kampf*). il faut imposer le triomphe de la croix gammée, symbole de « la lutte pour le triomphe de l'Aryen » (*ibid.*), seul capable d'agir en conformité avec les dures lois voulues par la mère-nature. Lorsque Hitler confie à Rauschning que « le Juif [...] est un être étranger à l'ordre naturel, un être hors nature » (in *Hitler m'a dit*, *op. cit.*, p. 269), il signifie par-là que celui-ci est *par essence* l'ennemi de la mère-nature et de son allié/fils, et ce quel que puisse être le masque sous lequel il se dissimule, puisque derrière ce masque apparaît toujours le père, ce père absolu et divinisé (« Notre Père qui êtes aux Cieux ») qui fonde la « civilisation » sur l'« Esprit » et dans ses formes laïcisées sur la « Raison » au mépris — écho du *Zarathoustra* nietzschéen (cf. Prologue/3) — du « sens de la terre », Pour Hitler, la résurrection de la terre-mère germanique impose « l'initiative et la conduite du bouleversement inévitable d'où naîtra la nouvelle ère historique » (*Rauschning*, *op. cit.*). Comme l'avait montré Gérard Mendel (*La Révolte contre le père*, *op. cit.*), dans ce processus, tout acte a son sens, même — et surtout — le crime...



**Extraits de *Mein Kampf* accompagnés de commentaires, Paris, Les Belles Éditions, 1938
(Musée de la Résistance et de la Déportation de Chamalières, 63)**

Une fois réglé son problème du traumatisme des origines par l'annihilation du père et de ses subrogés — annihilation qui n'en est encore qu'à être *parlée* au stade de son livre —, restait à Hitler à « devenir quelqu'un mais pas un fonctionnaire » (*Mein Kampf*), c'est-à-dire à détruire le statut d'homme châtré dans lequel la société patriarcale « édifiée par les Juifs » cherchait à l'engluer en lui imposant une évolution contraire à sa « nature ». L'identification au monde du père, source de la socialisation, étant impossible vu qu'elle aboutirait à la disparition du fils, ce « quelqu'un » ne peut que se situer dans la quête d'une ère nouvelle où sera réhabilitée « l'humanité selon la nature » (*Mein Kampf*, version Nouvelles Éditions Latines, p. 135). Dans *Mein Kampf*, Hitler affirme sa vocation surhumaine à rétablir la prédominance des forces archaïques par un retour au giron maternel germanique. « Ce n'est

pas douteux, appuie Hermann Rauschning (*Hitler m'a dit, op. cit.*), il se tient pour un prophète dont le rôle dépasse de cent coudées celui d'un homme d'État. Aucun doute qu'il ne se prenne tout à fait au sérieux comme l'annonciateur d'une nouvelle humanité ». De fait, c'est bien sa conviction pleine et entière que crache Hitler dans *Mein Kampf*. Et ce délire, c'est « avec la logique imperturbable du paranoïaque » (G. Mendel, *La Révolte contre le père, op. cit.*, p. 276) qu'il le convertira pas à pas en une praxis jusqu'à ses conséquences ultimes.



La politique de Hitler, telle qu'elle est exposée en long et en large dans *Mein Kampf*, a porté des fruits, des fruits empoisonnés : aux millions de soldats et de civils qui ont trouvé la mort dans la guerre s'ajoute le chiffre considérable des victimes assassinées dans les camps et lors des opérations de répression. Mais ne nous leurrions pas : s'il est vrai qu'une idéologie « fasciste » n'est pas communément mise en acte dans la proportion que l'Allemagne a connue de 1933 à 1945 et que rarement la propagande et la répression ont été aussi perfectionnées au point de leur consacrer des organismes spécifiques dont les ramifications omniprésentes plongeaient jusqu'au sein de chaque foyer (cf. Bertolt Brecht, *Grand-peur et misère du III^e Reich*), elle n'en reste pas moins un phénomène international et non — comme un raisonnement politique fallacieux voudrait le faire croire — une manifestation spécifique de la « mentalité germanique ». Quotidiennement, le « fascisme » est *parlé* par chacun d'entre nous par l'emploi de formules à l'emporte-pièce qui sont dans « l'air du temps ». Or cet « air du temps » a ses racines dans une mystique communautaire réactivée selon les angoisses, les rumeurs et les fantasmes de l'heure. De là à l'acte, le pas sera vite franchi pour peu que le climat socio-historique s'y prête. Mettre à nu l'espace narratif dans lequel nous nous mouvons, porter le défi sur le terrain de notre économie narrative, faire le procès de son acceptabilité et des dangers dont elle peut à tout instant accoucher, voilà à quoi peut servir une lecture critique de *Mein Kampf* et ceci d'autant plus que les forces inconscientes réactionnelles aux traumatismes qui sont infligés à l'individu en notre époque — et « auxquelles Hitler a donné une première forme » (G. Mendel, *Le Révolte contre le père, op. cit.*, p. 267) — pourraient bien un jour donner naissance à une nouvelle « épidémie psychique ». Pour encore une fois citer mon ami Mendel, dont les travaux devraient décidément beaucoup plus retenir l'attention : « À chaque moment, psychologie et politique sont présentes. Analyser l'une sans l'autre serait comme examiner une médaille réduite à sa moitié [...]. On ne peut que reprendre l'exemple de la République de Weimar où des structures politiques démocratiques [en tout cas dans les textes] planaient au-dessus d'un paysage humain, culturel, social, d'une tout autre nature » (*De Faust à Ubu*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1996, pp. 137-138, cf. également p. 126).

Une suite à *Mein Kampf*

En mai 1951, l'Institut d'Histoire Contemporaine de Munich apprend par un ancien compositeur et parolier de chants nazis, Erich Lauer (*Liederbuch der NSDAP*, Munich, Eher Verlag, 1942), que Hitler aurait écrit une suite à *Mein Kampf* dont le manuscrit se trouverait aux États-Unis. L'historien Hermann Mau est chargé d'une enquête qui ne débouche pas. Pour Mau, il est fort probable que le document a existé, mais il a mystérieusement disparu. Les résultats des huit années qui s'écoulent ne sont pas plus probants et, en novembre 1959, lors d'une conférence organisée à Munich, l'historien britannique Hugh Trevor-Roper conclut lui aussi à la perte définitive du manuscrit. Pourtant l'Institut d'Histoire Contemporaine ne désarme pas et parvient même à obtenir des renseignements assez précis auprès d'un certain Josef Berg, ex-cadre du Eher Verlag, la maison centrale d'édition nazie de la Thierstraße à Munich. Le manuscrit, croit savoir Berg, a été dicté par Hitler à Max Amann entre 1927 et 1929. Il en aurait existé deux copies : une conservée à la résidence de

Hitler de l'Obersalzberg serait désormais perdue ; l'autre lui avait été confiée en janvier 1935. Il avait reçu ordre de ne jamais en révéler l'existence et même de la détruire en cas de non-publication. Berg conservera le document dans un abri secret jusqu'à la fin de la guerre où il le remit à un capitaine de l'armée américaine, un nommé P.M. Leake. C'est donc bien aux USA que les recherches devaient être effectuées. L'Institut charge alors Hans Rothfeld de ce difficile travail. À la fin de l'année 1958, celui-ci se rend au *National Archiv World War II Records Division* et s'adjoint un de ses anciens étudiants, G.L. Weinberg, professeur d'Université associé dans le Michigan, qui, de son côté, a entrepris de retrouver ce que l'on désigne déjà, faute d'un autre titre, comme *Le Second Livre de Hitler*. Conscients du besoin de combler une lacune dans l'histoire du mouvement national-socialiste — lacune située entre la publication de *Mein Kampf* et le *Hitler m'a dit* de Rauschning qui porte sur les années 1932-1934 — Rothfeld et Weinberg mettent enfin la main (cote EAP 105/40) sur un texte de 324 pages tapé à la machine et traitant de politique étrangère. Restait à en établir l'authenticité par une analyse comparée avec les autres écrits de Hitler, à en déterminer la date de rédaction, à expliquer les raisons de sa non-publication. Le rapport Rothfeld-Weinberg fut entériné par l'Institut en 1960 et le document publié en 1961 par la Deutsche Verlagsanstalt de Stuttgart sous le titre désormais acquis de *Second Livre de Hitler (Hitlers Zweites Buch)*. Un an plus tard, la traduction française par Francis Brière paraissait chez Plon (*L'Expansion du troisième Reich*). La version allemande imprimée atteint les 800 pages, la version française 700.

A. Contenu du *Second Livre*

Conçu entre 1927 et 1929 (Josef Berg), donc *grosso modo* à équidistance du « Crime de novembre 1918 » (capitulation, révolution, république) et de l'Accord de Munich de septembre 1938, du putsch manqué de 1923 et de la « prise du pouvoir » de janvier 1933 (un échec national - un triomphe national ; un échec personnel – un triomphe personnel, ce qui revient au même si l'on considère que « l'Allemagne c'est Adolf Hitler et Adolf Hitler c'est l'Allemagne), le *Second Livre* expose les lignes de force de la politique étrangère souhaitée par le *Führer*, soit l'abolissement définitif du dépècement versaillais par une stratégie impérialiste subordonnée aux lois du déterminisme racial. Guerre (chap. 1), lutte pour la vie en lieu et place de l'économie (chap. 2), combat pour la « race » (chap. 3), refus des compromis diplomatiques (chap. 4, 5, 7), politique d'espace vital (chap. 6), puissance militaire et expansionnisme (chap. 8), remodelage du continent (chap. 9), dénonciation de la neutralité (chap. 10), alliances à systématiquement repousser et à éventuellement conclure (chap. 11, 12, 13, 14, 15), voilà en quoi consiste cette narration qui développe en secret le sinistre scénario de la future conflagration mondiale et du « Grand Génocide organisé par le *Reich* hitlérien – dominé par mais [...] pas résumable à la seule *Shoah* » (P. Ory, *Du Fascisme*, Tempus/Perrin, 2003, p. 219). Avec de longues années de recul, puisque strictement inédit jusqu'en 1961, le *Second Livre* montre combien Hitler était décidé à agir en-dehors de toutes les normes rationalistes et humanistes. Aussi faut-il en avoir conscience : avec le « fascisme », on se trouve face à une logique spécifique qui ne tolère aucune tergiversation. En effet, quels que soient les euphémismes, arguties et autres stratagèmes sous lesquels il se présente, le « plan fasciste » est toujours dans le tiroir et va bien au-delà de l'imaginable. Toutefois la matérialisation de ce plan est fonction des adhésions ou des résistances qu'il rencontre. Comme le rappelle Pascal Ory (*op. cit.*, p. 333) : « À chacun de choisir ses valeurs ou d'être choisi par elles ». C'est dire que, si la « pensée fasciste » paraît peut susceptible d'être éradiquée, elle peut pour le moins être contenue.

B. Authenticité du *Second Livre*

– Sur le plan théorique, le *Second Livre* reprend avec une virulence encore accrue les grandes lignes directrices de *Mein Kampf* et développe comme thème essentiel de la politique extérieure le manque d'« espace vital » que l'on retrouvera dans les conversations

avec Hermann Rauschning. Sont présentes en outre les diverses idées fixes désormais bien connues du *Führer* : dédain de la démocratie, gloire éternelle du *Grand Reich*, suprématie sur les autres nations, haine du judaïsme et apologie de la « race des seigneurs », etc... Tout cela exposé en cette langue si typique de l'orateur Hitler.

– En 1949, Albert Zoller, un capitaine du service de renseignements français qui a été chargé au lendemain de la guerre d'interroger d'ex-collaborateurs du chef nazi, publie le témoignage de sa secrétaire dans les années vingt, Christa Schröder. Parues chez Julliard sous le titre. *Douze ans auprès de Hitler*, ces confidences attestent à la page 155 l'existence du *Second Livre*.

– En plus des témoignages d'Erich Lauer, Josef Berg et Christa Schröder, Hitler lui-même fait allusion au *Second Livre* le 17 février 1942 dans ses *Propos de table* (*Tischgespräche*) saisis au vol sur le front russe par Heinrich Heim à l'instigation de Martin Bormann. Le passage, que l'on trouve dans l'édition en langue anglaise publiée en 1953 sous la direction de Hugh Trevor-Roper (*Hitler's secret conversations*) et dans l'édition allemande de 1980 élaborée par Werner Jochmann (*Monologe im Führerhauptquartier*), ne figure pas dans l'édition française fragmentaire de 1952 parue chez Flammarion sous le titre de *Libres propos sur la guerre et la paix*.

C. Datation du Second Livre

– Tout d'abord, le tandem Rothfeld-Weinberg s'est attaché à vérifier que le *Second Livre* avait bien été conçu **entre 1927 et 1929** (fourchette indiquée par Erich Lauer) :

- Nulle part dans l'ouvrage, on ne trouve mention du Plan Young qui sera l'objet d'âpres polémiques à partir du 9 février 1929 et bien au-delà de son adoption et de son entrée en vigueur en 1930 (cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 98 – 111). Par contre, Hitler écrit (p. 189 de la traduction française) : « L'Allemagne étouffera sous les charges du Plan Dawes ».
- Les chapitres 7 et 8 contiennent de nombreuses attaques contre le ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar, Gustav Stresemann, qui jusqu'à sa mort, le 3 octobre 1929, sera présenté — à tort — par les nationalistes et les nazis comme un bradeur des intérêts allemands face aux occidentaux et notamment la France dans le cadre de la Société des Nations (admission le 8 septembre 1926).
- Au chapitre 9, Hitler s'étend en considérations sur l'occupation par la France de la rive gauche du Rhin qui fut au centre des discussions à partir de décembre 1927 mais il n'évoque pas les Accords de la Haye du 31 août 1929 suite auxquels, dès le 5 septembre, la France procède à une première évacuation (zone de Coblenze).

– Dans un deuxième temps, le tandem Rothfeld-Weinberg affine sa datation à **l'année 1928** :

- Dans sa « préface » au *Second Livre* (document original pp. 1-4, trad. fr., pp. 11-14), Hitler parle de deux années écoulées depuis la parution de sa brochure sur la question du Sud-Tyrol autrichien rattaché autoritairement à l'Italie (*Alto Adige*) par les Alliés depuis avril 1921. Or cette brochure, vendue à 10 000 exemplaires par les Éditions Eher au prix de 50 pfennigs, se composait du chapitre 13 du deuxième tome de *Mein Kampf* (« La politique allemande des alliances »), augmenté d'un avant-propos qu'il avait rédigé le 12 février 1926.
- Au chapitre 11, le *Führer* fait allusion à la destruction de la Tour Bismarck à Bromberg (mai 1928) comme à un événement proche et s'attaque à deux reprises à l'opéra jazz d'Ernst, *Jonny mène la danse*, dont la première a eu lieu à Munich en juin 1928.

- Au chapitre 14, il est fait référence à un article des *Dernières Nouvelles de Munich* paru le 26 juin 1928.
- Enfin, le climat général décrit dans le livre colle parfaitement à la situation de l'année 1928.

– La conclusion du tandem Rothfeld-Weinberg est que le *Second Livre* a été pensé et écrit **entre le 23 mai et le 13 juillet 1928** :

En mai 1928 s'ouvre la campagne électorale pour le renouvellement du Conseil régional de Bavière. Hitler et la tête de liste de la *NSDAP*, le général Franz Xaver von Epp, 60 ans, sont accusés par le groupe social-démocrate d'avoir reçu des subsides de Mussolini contre l'engagement que le Sud-Tyrol autrichien resterait à l'Italie. Le 20 mai, Heinrich Held, président du Parti populaire bavarois (*BVP*), fraction ultraconservatrice du Centre catholique (*Zentrum*) qui milite pour l'indépendance de la Bavière, est reconduit dans ses fonctions de chef du gouvernement régional. Le 23 mai, Hitler critique dans une allocution aux membres de son parti ceux qui privilégient le provincialisme à un grand empire germanique, puis cesse toute intervention publique jusqu'au 13 juillet où il consacre à Munich un discours à ses projets en matière de politique étrangère. Or le contenu de ce discours recoupe celui du *Second Livre*, notamment lorsque le *Führer* se prononce (cf. *Second Livre*, chap. 6) pour « l'unité du *Reich* » et une « politique de l'espace » (ce qui exclut toute cession du Sud-Tyrol autrichien à l'Italie). Il faut donc bien admettre que le *Second Livre* a vu le jour durant les sept semaines de silence qui se situe entre le 23 mai et le 13 juillet 1928.

D. Pourquoi le Second Livre n'a pas été publié du vivant de Hitler

– C'est vraisemblablement sur les conseils du directeur des Éditions Eher, Max Amann, que le manuscrit du *Second Livre* n'a pas été mis sous presse. En effet, en 1928, *Mein Kampf* se vendait mal : 3015 exemplaires pour l'année d'après les relevés de comptes saisis par les Américains. Un investissement à perte aurait eu des conséquences catastrophiques.

– De plus, les événements à cette époque se précipitaient à un rythme tel que Hitler aurait dû en permanence remanier ses chapitres. Une publication aurait pu un jour constituer pour ses adversaires un document majeur à l'encontre du mythe de son « infailibilité », ainsi par exemple :

- Au chapitre 15 où il n'est pas question de renoncer au Sud-Tyrol autrichien qu'il sacrifiera pourtant en octobre 1936 au profit de son alliance avec Mussolini (« Axe Rome-Berlin »).
- Au chapitre 11, intitulé « pas d'alliance avec la Russie », alors qu'il conclura le Pacte germano-soviétique le 23 août 1939.
- Au chapitre 14 où il affirme sa conviction que l'Angleterre se rangera aux côtés de l'Allemagne en cas de guerre.

La foi du peuple allemand en son « sauveur » et « guide » en eut été durement ébranlée. En matière de psychologie de fanatisation des foules, Hitler et ses seconds étaient assez malins pour ne pas commettre une erreur aussi grossière.

– Enfin, sur le plan électoral, la parution du *Second Livre* n'aurait pu que porter préjudice à la *NSDAP*. Le 25 octobre 1928, Alfred Hugenberg, magnat de la presse et du cinéma, avait pris la direction du Parti populiste national allemand (*DNVP*) et était favorable à un rapprochement avec les nazis (amorcée le 9 juin 1929 par la formation du « Comité du *Reich* en vue de la satisfaction des exigences du peuple allemand », l'alliance se resserrera toujours plus jusqu'au 30 janvier 1933 où Hugenberg deviendra ministre de l'Économie et de l'Agriculture du « gouvernement de concentration nationale » dirigé par Hitler). Les attaques du *Second Livre* contre la haute finance et l'industrie auraient été mal venues dans une période où Hitler brigait leur appui. À juste titre du reste puisque, aux législatives du 14 septembre 1930, le Parti national-socialiste devient la deuxième force politique d'Allemagne

(107 sièges sur 575) derrière le Parti social-démocrate (143 sièges), et représente, avec le parti de Hugenberg (41 sièges), 25,7% du *Reichstag*.



Le *Second Livre* a tragiquement marqué le monde de son empreinte bien avant que nous n'en prenions connaissance. La question qui se pose aujourd'hui est de savoir si sa publication aurait infléchi le courant de l'Histoire ? Tout permet d'en douter à la lumière de ce que nous savons maintenant des responsables politiques des années trente (voir C. Bloch, *Le III^e Reich et le monde*, Paris, Imprimerie nationale, 1986). Ils négligèrent *Mein Kampf*, pourquoi auraient-ils porté plus d'intérêt au *Second Livre* ?

Conclusion

Terrible leçon pour nous que celle de ces somnambules qui négligèrent de damer le pion à Hitler tant qu'il en était encore temps, soit au départ par indifférence (« Les nationaux-socialistes, c'était ce petit club risible qu'au fond personne ne prenait au sérieux », écrira Ernst von Salomon dans *Le Questionnaire*), ensuite parce qu'ils virent en lui un efficace rempart contre la « subversion bolchevique » et « la gauche » en général, et enfin par calcul pour se le mettre dans la poche afin de freiner l'influence des autres nations (L'Angleterre vis-à-vis de la France, l'URSS vis-à-vis du bloc capitaliste), voire carrément par appétence (en France, « combattre le métèque » et la décadence de la vie politique au sein d'un « nouvel ordre européen » modélisé par le *Führer*).

C'est ainsi que s'organisa une aventure qui ne peut que nous inciter à affiner notre écoute à ce que, en 1934, le linguiste Karl Kindt, admirateur de Hitler, nommait « une éloquence d'une beauté barbare » (cit. in S. Bork, *Mißbrauch der Sprache*, Berne, Francke, 1970, p. 31) et qu'Arno Schmidt taxera en 1949 d'« éloquence cinglante de la folie » (*Leviathan* trad. fr. Paris, C. Bourgois, 1998, p. 67). Ces immondes terminologiques et conceptuels de la *Lingua Tertii Imperii* (Victor Klemperer), ce « verbe mortifère » (Heinrich Böll), ce « dictionnaire de l'inhumain » (Dolf Sternberger), gagneront au fil des années l'Allemagne tout entière et bien au-delà. Aussi convient-il de ne jamais oublier — ce que j'avais souligné il y a maintenant quinze ans lors d'un colloque de l'Association française de psychiatrie — que « c'est dans la serre de la banalité du parler de tous les jours et des images qu'il suscite que mûrit la réalité de demain, ce qui veut dire que c'est au niveau sémantique et sémiologique que commence la résistance » (*Psychiatrie française*, n° sp., sept. 1998, p. 68). Et ceci dès la moindre manifestation, la plus subtile soit-elle, de racisme, de xénophobie, de discrimination de personnes, de prétention dominatrice — y compris dans le contexte de ce langage de la détente et du rire qu'est *la blague*.

© Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2012

Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000, Clermont-Fd.

www.quatre.com

lamotte.dan@orange.fr

Toute reproduction intégrale ou partielle non autorisée par l'auteur ou l'association constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Les courtes citations sont autorisées sous réserve de la mention du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la source.